

RENDEZ-VOUS AVEC DIANE LANDRY

Pour marquer la **Journée mondiale de la poésie**, le 21 mars, la Société littéraire de Laval et la bibliothèque Sylvain-Garneau du Vieux Sainte-Rose ont produit une rencontre avec la récipiendaire du prix du récit de Radio-Canada 2018¹, qui est poète, photographe et codirectrice littéraire de la revue ENTREVOUS.

Nous refaisons avec elle ce captivant voyage dans ses mots, ses photographies, ses influences et ses inspirations.

PHOTO CLAUDE LATOUR



¹ Extrait de *Adieu chacal*, le texte gagnant du prix de Radio-Canada : une bourse et une résidence d'artiste à Banff.

« L'HOMME

R. aimait mordre. Il venait d'une région sauvage cernée de loups et de bleuets. Et de forêts d'épinettes en bois brut. R. n'était pas homme de compromis. Ni homme de compagnie. C'était un très beau chacal. »

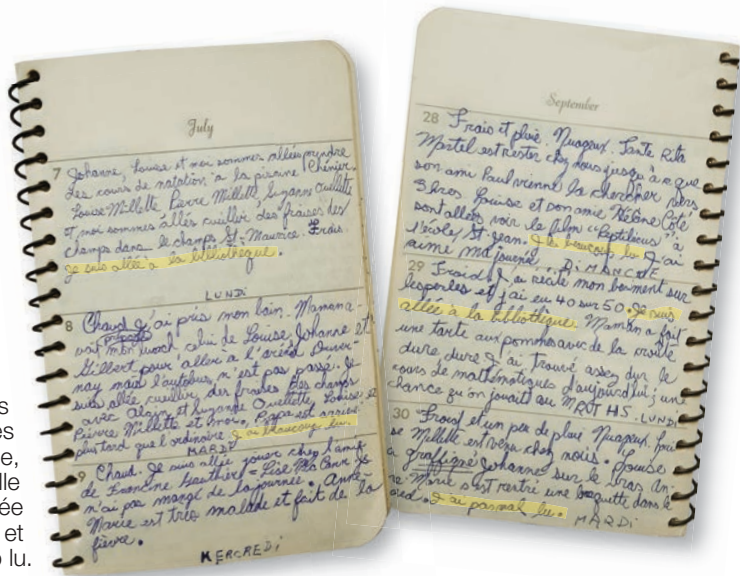
Diane Landry par elle-même

INSPIRATION

« Mon intention est de brosser un portrait de mon parcours artistique en suivant le fil de mes lectures depuis l'enfance. Les retracer a été facile car j'ai conservé soigneusement tous mes carnets personnels. Revisiter mes notes me confirme que si certains livres m'ont marquée par le style et d'autres par le récit, tous ont contribué à mon devenir et à mon individualité d'écrivaine. Voici donc une sélection chronologique de mes influences livresques, la prose pour commencer, ensuite la poésie découverte des années plus tard. »

PROSE

« Entre 8 et 12 ans, j'étais une vraie rate de bibliothèque, comme en témoignent les nombreuses inscriptions et références dans mes petits carnets de l'époque. *Le club des cinq*, *Le clan des sept*, *Sylvie hôtesse de l'air*, *Fantômette* et *Bob Morane* ont eu tôt fait de peupler mon imaginaire d'aventures exotiques, d'espionnage et de codes secrets. On comprendra que j'aie développé un grand intérêt pour les voyages et une affinité pour la poésie, ce langage codé par excellence ! »



Surlignage, dans les carnets intimes de la jeune Diane, de passages où elle mentionne être allée à la bibliothèque et avoir beaucoup lu.

« À 14 ans, la lecture de *L'amateur d'abîmes* de Samivel a été une révélation, en ce sens que j'y ai découvert la puissance poétique des mots, comme en témoigne cet extrait de mon journal du 26 février 1973.

L'amateur d'abîmes est, à mes yeux, un chef-d'œuvre littéraire. Samivel décrit avec une telle ardeur les paysages, les ombres, la lumière, que c'en est éblouissant ; il emploie des métaphores vivantes...

Cette lecture m'avait tellement impressionnée que j'avais dactylographié quatre pages des plus beaux passages. Celui de la page 210 en particulier m'avait littéralement soufflée par la manière imagée dont l'auteur décrivait un alpiniste qui tombe à la renverse dans un sentier.

Mais à cet instant précis, les semelles de M. du Tilleux, qui avaient manifesté durant toute la descente une propension inconcevable à faire face aux étoiles, accomplirent enfin ce vœu mystique.

À 17 ans, j'ai plongé dans l'univers tout en folie, en fantaisie et très marginal de Réjean Ducharme. Ses premiers écrits, *L'avalée des avalés* et *Le nez qui voque*, ont ouvert d'autres cellules dans mon esprit-éponge. À 22 ans, la lecture du roman *Les lits à une place* de Françoise Dorin s'est avérée une autre étape marquante, pas tant par le style de l'écriture que par ma prise de conscience que le mariage n'était pas la seule façon de vivre en couple, que d'autres parcours aussi valables que celui de mes parents étaient possibles.

À 37 ans, j'ai lu *Sudie* de Sara Flanigan, à la suggestion de Pierre Foglia qui, dans une chronique de *La Presse* du milieu des années 1990, avait écrit que ce livre jeunesse "a ce qu'il faut pour ravir les adultes". La voix narrative est celle d'une petite fille et c'est à travers ses yeux qu'on vit l'histoire, sur fond de racisme. Le choix de l'écrivaine de ramener le niveau de langage à celui d'une enfant s'est avéré un pari réussi. J'ai trouvé le procédé particulièrement efficace pour renforcer mon lien d'identification au personnage et j'ai été à ce point touchée que c'est là un rare livre – peut-être le seul – qui m'ait arraché des larmes. J'ose croire que cette lecture m'aura influencée puisque, des années plus tard, j'ai moi-même construit un récit – encore inédit – en faisant un choix semblable pour la narration. Voici un extrait de *Rose à pédales*.

Bob Morane, c'est mon héros. Il combat les ennemis sans relâche avec son copain Bill au gosier de zinc. Aucun code secret ne lui résiste. Ça me donne beaucoup d'idées. J'ai inventé un alphabet. Le "A" est un bateau la tête en bas, le "B" un bonhomme de neige, le "C" un œil de poisson, le "D" un trait vertical, le "E" un point, etc. [...]

Quand je serai grande, je serai espionne. [...]

La bibliothèque, c'est comme ma deuxième maison. Je lis des livres de grands et ma mère a dû intervenir les premières fois pour qu'on m'autorise à sortir des livres de la section "Adultes". Samedi dernier, il pleuvait et j'ai passé une partie de l'après-midi à remettre de l'ordre dans la rangée des "H". J'ai reclassé en secret tous les livres en ordre de grandeur. C'est Madame Décarie qui va être contente !

Quand je serai grande, je serai espionne ou bibliothécaire.

À 51 ans, j'ai fait le grand saut : j'ai entrepris de faire mon certificat en création littéraire à l'UQÀM, en cours du soir, à raison d'un ou deux par session. Je travaillais encore à temps plein, comme ingénieure, alors j'ai mis cinq ans à compléter le programme. Ce parcours riche d'enseignements m'aura surtout permis d'explorer des styles d'écriture et de sortir de l'ornière de l'habitude avec les suggestions de mes professeurs et les lectures imposées.

C'est dans ce contexte que j'ai lu *L'homme est un grand faisan sur terre* de Herta Müller, une romancière allemande d'origine roumaine, née en 1943 et récipiendaire du Nobel de littérature 2009. L'intrigue est campée en 1986 alors que la Roumanie est sous le régime de Ceausescu, et le climat politique est toujours en trame de fond. Construit en une enfilade de petites scènes, le récit est servi par une langue qui emprunte à la poésie et au langage populaire. Ce livre original est désarçonnant et plutôt difficile d'accès, mais il mérite tout mon respect, d'autant plus qu'avec le recul, j'ai constaté une

affinité avec mon propre style : j'adopte en effet dans certains de mes textes une semblable approche déconstruite, notamment dans *Adieu chacal*.

Une autre lecture, imposée celle-là – *Gargantua* de François Rabelais –, allait avoir une suite imprévue. J'avais fait l'erreur de me procurer la version intégrale en français du XVI^e siècle. Incompréhensible !

LA feuteur de tes estudes requeroit que de lōg temps ne te reuocasse de cestuy philosophicque repous, sy la confiance de noz amys & anciens cōféderez neust de present frustrer la feurete de ma vieillesse. Mais puis que telle est ceste fatale destinee, que par iceulx soye inquiete: es q̄lz plus ie me repousoye, force me est te rappeler au subside des gens & biens quite sont par droict naturel affiez.

Car ainsi comme debiles sont les armes au dehors, si le conseil n'est en la maison; aussi vait ne est l'estude & le cōseil inutile; q̄ en tēps oportū par ver⁹ n'est executé & a fō effect reduict.

Nia deliberation n'est de prouocquer, ains de apaiser; de assaillir, mais de defendre; de cōquer



J'avais bien saisi avoir sous les yeux un texte tout en truculence, mais je n'y avais pas accès. Piquée à vif et dans un esprit de vengeance créative, j'ai décidé d'écrire un pastiche rabelaisien avec des mots à consonances surannées, absents du dictionnaire. J'ai poussé l'audace jusqu'à en faire une lecture publique lors d'un lancement de la revue *Main Blanche* dans un bar, devant des étudiants en littérature ébahis et hilares d'entendre une "madame" déclamer un si curieux texte. Voici un extrait de ma suite poétique inédite *La faute à Rabelais*.

... bibaude cuissarde
le soleil ajaunard
bien trempé dans nos bols
ras de chevauche
monte en coupe
larde de corps résille
et frémission sans péché
mignarde en cocagne
poitrissime jolie
me voilà membre à ton derviche
flutin de pipeau
femme traversière au ventre
velours d'envers
sonne lourdement
qu'aux tignes me défaillent
toutes pumeurs coulissantes...

Pour clore le chapitre de la prose, j'ajoute à ma liste deux livres assez récents. *La bête creuse* de Christophe Bernard (Le Quartanier, 2017) m'a absolument conquise par la maîtrise d'une langue savoureuse et décomplexée mise au service d'une histoire touffue, compliquée, loufoque et hors de l'ordinaire. Un univers auquel je me plais à voir une certaine parenté avec la plume de Rabelais. Pour sa part, *La délicatesse* de David Foenkinos (Gallimard, 2009) m'a démontré qu'il est possible d'écrire tout un livre sur une situation banale et simple, mais de façon magistrale. »

POÉSIE

« Parlons maintenant de mes premiers pas en poésie... à 46 ans ! Une terrible peine d'amour m'a poussée à "m'épancher par la plume" : sur une courte période, une centaine de poèmes rimés. Mon cœur saignait entre mes vers larmoyants.

Vide

*Une pensée se dilate et se gonfle
Souffle d'illusions en pleine ascension
Immense bulle chagrine qui enfle :
La démesure de ma passion*

*Ballon dur d'amour, vide de substance
Éclaté au-delà de ma douleur
Un ballot d'air fuyant dans tous les sens
Par trop de vent, tourbillon du malheur*

Après cette période aussi intense qu'autoréparatrice, j'ai décidé de sortir de ma tanière pour m'instruire de ce qui se tramait en poésie moderne. Premier arrêt : le Salon du livre 2004. Premier achat : *Vers quelque (sommets nombreux à être seul)* de Danny Plourde (L'Hexagone, 2004), dédicacé par l'auteur qui se trouvait sur place. Constat rapide : la poésie s'était libérée des contraintes et il n'était plus du tout "in" d'écrire en rimes. J'ai remisé mes cent poèmes dans un grand carton et me suis mise vaillamment à la tâche d'en écrire de nouveaux en m'autorisant beaucoup de liberté. Confiance : j'aime la poésie moderne, vibrante, vivante, mais j'ai du mal à apprécier les textes trop crus ou qui se veulent provocateurs par la vulgarité.

J'aime particulièrement la poésie de Martin Thibault. J'ai lu *Dans l'eau de l'autre*, *Un oiseau moqueur sur l'épaule*, *Les yeux sur moi*, *Un radeau de papier* (Éd. du Noroît). Je l'ai rencontré lors d'un atelier il y a une quinzaine d'années. Je trouve son écriture accessible, simple et évocatrice, mue par un souffle naturel qui prend source dans sa réalité. Il a été une des premières personnes à lire mes poèmes et à m'encourager à poursuivre dans la voie de l'écriture.

Parmi les autres poètes qui m'ont marquée, je fais une place spéciale à Benoit Jutras, notamment à son recueil *L'étang noir* (Les Herbes rouges, 2005). C'est en le lisant que j'ai compris que la poésie pouvait aussi s'exprimer par la prose, et qu'il était possible de l'intégrer dans toute forme d'écriture. De la sienne émanent des sensations furieusement authentiques et subtiles. Peu m'importe que j'aie parfois du mal à en saisir le sens, ce que je capte et ressens est sincère, intense et supérieur.

Il me faut aussi confesser avoir communiqué à l'intense "Marche à l'amour" de Gaston Miron, dans *L'homme rapaillé*. L'amour comme une incantation, une vague qui transporte et nous noie.

Il y a enfin deux femmes : Marie Uguay, pour son émotion toute en retenue ; Monique Deland, pour son esprit de contemplation et son grand sens de l'observation. Réunies, leurs qualités composent une posture d'attente que je chéris personnellement et que j'adopte volontiers comme artiste, écrivaine et photographe. »

PHOTOGRAPHIE

« En parallèle à l'écriture, je m'adonne sérieusement à la photographie. Pour clore le rendez-vous, j'ai fait défiler un diaporama de mes meilleures photos.

Il m'arrive de produire des œuvres mixtes qui combinent mes deux passions. Un premier projet, *Complicité*, a paru dans la section **Mots sur images** du numéro 06 de la revue ENTREVOUS. Lesquelles de mes photos vont m'inspirer un prochain mariage mots et images ? Peut-être celle-ci. »

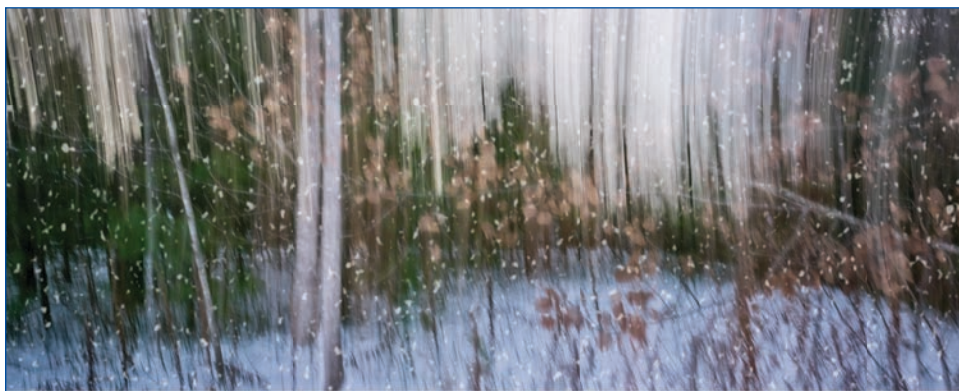


Photo prise au parc écologique de la Coulée à Terrebonne le 3 décembre 2018; Fujifilm X-T1, ISO 200, f 16 mm, 1/3 s à f/16; technique « flou de bougé » à la prise de vue; post-traitement Lightroom et On1; impression fini mat sur Gatorboard 48 x 19 pouces. Cette photo orne un mur de mon salon.